

FEUILLETON DU CANARD

Un Reve de Bonheur

(Suite)

VIII

A dater de ce jour, notre vie et nos rapports changèrent complètement.

Le tête à tête ne nous sembla plus aussi bon qu'autrefois.

Il y avait des sujets que nous évitions de traiter; nous causions plus facilement en présence d'un tiers qu'en face l'un de l'autre.

Aussitôt que la conversation touchait soit à la vie de campagne, soit à un bal, nous étions sur les épines, et nous évitions de nous regarder.

On eût dit que nous semblions comprendre tous deux sur quel point l'abîme nous séparait et que nous craignions de nous en approcher.

J'étais convaincue que mon mari était orgueilleux et viole et qu'il me fallait user de beaucoup de prudence pour ne pas heurter ses faiblesses.

Lui il était persuadé que je ne pouvais vivre loin du monde, que la vie de la campagne m'était odieuse et qu'il était forcé de contenir ce goût malheureux. Aussi nous évitions soigneusement tout entretien direct sur ces sujets, et l'un et l'autre nous nous jugions avec fausseté.

Depuis longtemps nous avions cessé d'être respectivement, à nos propres yeux, les êtres les plus parfaits de l'univers. Maintenant, nous faisons des comparaisons avec ceux qui nous entouraient et nous analysions nos qualités.

Au moment de notre départ, j'avais été fort souffrante, de sorte qu'au lieu d'aller directement à la campagne, nous avions loué une villa tout près de Péterebourg.

Mon mari alla seul voir sa mère.

J'étais déjà suffisamment rétablie pour pouvoir l'accompagner lorsqu'il partit. Mais il me conseilla de rester, sous prétexte que ma santé lui inspirait des craintes.

Je sentais bien qu'au fond ce n'était pas pour ma santé qu'il avait des inquiétudes, mais plutôt que la pensée de n'être point heureux à la campagne le préoccupait. Aussi je n'insistai pas et je restai seule.

Pendant son absence, je me sentis, en vérité, bien isolée; mais lorsqu'il revint, je remarquais que

sa présence n'ajoutait plus à ma vie ce qu'elle y ajoutait autrefois.

Jadis, chacune de mes pensées ou de mes impressions que je ne lui communiquais pas, m'oppressaient comme autant de crimes; chacune de mes pensées, de ses paroles me paraissaient être des modèles de perfection; le moindre objet, un rien nous faisait rire aux éclats.

Rien ne restait plus de tout cela et le changement s'était opéré si insensiblement que nous-mêmes nous ne nous rendions pas compte de cette métamorphose.

Maintenant, chacun de nous avait des occupations et des intérêts séparés que nous n'essayions plus de mettre en commun.

Nous n'éprouvions même plus aucun trouble à la pensée que chacun de nous vivait dans un monde à lui spéciale; nous nous y habituâmes et au bout d'un an, nous pouvions nous regarder en face sans aucun embarras.

Ses accès de folle gaieté et ses enfantillages avaient disparu; disparue aussi son indulgente indifférence qui jadis m'avait tant révoltée.

Ce regard profond qui autrefois me troublait et me réjouissait à la fois n'apparaissait; plus de ces prières, plus de ces transports que nous aimions à partager ensemble.

Du reste, nous ne nous voyions plus que rarement: il était souvent absent et ne craignait plus de me laisser seule.

De mon côté, j'étais perpétuellement lancée au milieu des relations du monde, et je n'éprouvais nullement le besoin de m'y produire avec lui.

Nous n'avions jamais ni scènes, ni brouilles; je m'efforçais à le satisfaire, à lui rendre le séjour de la maison agréable; il prévenait tous mes désirs, et l'on eût dit que nous nous aimions toujours.

Dans nos tête-à-tête, assez rares, je n'éprouvais plus ni joie, ni émotion, ni embarras, il me semblait être absolument seule.

Je savais fort bien que celui qui était auprès de moi n'était pas le premier venu, ni un inconnu mais bien au contraire un excellent homme; mon mari enfin, que je connaissais aussi bien que moi-même.

J'étais certaine de savoir à l'avance tout ce qu'il dirait, tout ce qu'il ferait, sa manière de juger toutes choses et lorsqu'il pensait autrement que je m'y fusse attendue, je me disais tout simplement qu'il s'était trompé.

Au fond, je n'attendais rien de lui: il était mon mari, rien de plus. Il me semblait que notre situation était tout-à-fait naturelle, qu'elle ne pouvait être autrement et que même jamais d'autres rapports n'avaient existé entre nous.

J'éprouvais cependant un terrible isolement les premiers temps qu'il s'absentait et c'était loin de lui que je ressentais encore avec force toute la valeur de son appui. A son retour je me jetais alors à son cou avec une joie très grande, mais une heure s'était à peine écoulée que cette impression s'était déjà effacée et que je ne trouvais plus rien à lui dire.

Dans ces courts instants de calme tendresse, il me semblait que ce n'était plus ce qui avait si puissamment rempli mon cœur, et je croyais lire dans ses yeux la même impression.

Il y avait des limites à notre tendresse, limites qu'il ne voulait pas et que je ne pouvais plus franchir.

Parfois, cela me rendait très triste, mais je n'avais plus le temps de méditer longuement sur quoi que ce fût et j'essayais d'oublier ce chagrin en en variant les distractions qui s'offraient perpétuellement à moi.

La vie du monde qui m'avait d'abord enivrée par son éclat et la satisfaction qu'elle apportait à mon amour-propre ne tarda pas à me posséder entièrement.

Elle était devenue pour moi une habitude, tout en m'asservissant, et avait envahi dans mon âme la place qui y avait été destinée à abriter le sentiment.

Aussi j'évitais d'être seule avec moi-même, car j'avais peur de réfléchir à ma situation. Nos matinées commençaient tard, mes nuits finissaient de même, tout mon temps était pris et même chez moi il ne m'appartenait pas.

Ce n'était pour moi ni un ennui, ni un plaisir et je pensais que tout devait marcher ainsi.

Trois années s'écoulèrent de la sorte. Pendant ce laps de temps, nos rapports restèrent les mêmes, comme s'ils n'eussent pu devenir ni pires ni meilleurs.

Deux événements importants étaient survenus au sein de notre vie de famille, pendant le cours de ces années; mais ils n'avaient apporté aucune réforme sérieuse dans notre existence: c'était la naissance de mon premier enfant et la mort de Tatiana Semenovna.

Tout d'abord l'amour maternel m'avait envahie avec une telle force et m'avait procuré de tels ra-

vissements, que j'avais cru qu'une nouvelle vie allait commencer pour moi.

Mais au bout de deux mois, lorsque je recommençai à sortir, ce sentiment s'affaiblit de jour en jour. Ce n'était plus pour moi qu'une simple habitude et un froid à accomplir.

Mon mari au contraire, depuis la naissance de notre fils, était redevenu l'homme des anciens jours, doux calme et intime; il avait reporté sur lui toute sa tendresse et sa gaieté d'autrefois.

Souvent, lorsque je me rendais au robe de bal dans la chambre de l'enfant pour le bercer avant de m'écouler, j'y trouvais mon mari, qui semblait diriger sur moi, un regard sévère, pénétrant, chargé de reproches. J'étais honteuse alors, j'étais effrayée de mon indifférence envers mon enfant et je me demandais si j'étais plus mauvaise que les autres femmes. Mais qu'y faire? me disais-je. J'aime certainement mon fils, mais je ne peux cependant pas rester près de lui des journées entières, cela m'ennuierait trop.

La mort de Tatiana Semenovna fut pour lui une grande douleur. Il lui devenait très pénible, disait-il, d'habiter Nikolai après ce deuil, et bien peu je l'eusse sincèrement regrettée et que je partageasse la tristesse de mon mari, il m'eût été beaucoup plus agréable et plus reposant de vivre un peu à la campagne.

La plus grande partie de ces trois années, nous l'avions passée en ville, je n'avais été qu'une fois à la campagne pendant deux mois. La troisième année nous allâmes à l'étranger.

Nous passâmes l'été aux eaux.

J'avais alors vingt et un ans, je croyais notre situation financière excellente; je n'attendais rien de plus de la vie de famille que ce qu'elle m'avait donné; tous ceux que je connaissais paraissaient m'aimer; ma santé ne laissait rien à désirer; mes toilettes étaient fraîches et du meilleur goût; je savais que j'étais belle, le temps était magnifique, une atmosphère de beauté et d'élégance m'enveloppait, tout me souriait.

Cependant je n'étais plus gaie comme je l'avais été, alors que mon bonheur était en moi-même, que j'étais heureuse parce que je méritais de l'être, que mon bonheur, quoique très grand, pouvait l'être plus encore.

Maintenant, c'était bien différent, néanmoins j'étais contente, je n'avais rien à désirer, rien à es-